

# LA POETIQUE DE LA RUMEUR DANS *UNE SEMAINE DE VACANCES* DE CHRISTINE ANGOT

**Saty Dorcas Diomandé**

*Université Pelefero Gon Coulibaly de Korbogo (Côte d'Ivoire)*

*satydorcas@yahoo.fr*

## Résumé

*Cette étude sur la rumeur s'inscrit dans le cadre de la sexualité interdite. Il s'agit donc d'un sujet très important qui se traite dans un contexte particulier. La rumeur, en effet, se murmure de bouche à oreille et se faufile dans les interstices de la vie en société (Olender, 1982). Mise en discours, la rumeur se déploie sous des configurations discursives très prolifiques qui vont des anecdotes aux commérages en passant par les fake news. Le texte littéraire de Christine Angot travaille justement à pervertir le mode de fonctionnement de cette rumeur qui s'étend à l'espace collectif en diffusant de fausses informations sur la sexualité étiquetée « d'interdite » par rapport « aux pratiques normatives ». L'auteure s'intéresse particulièrement à cet enjeu de propagande sociale de la rumeur qui entache les tabous en se réclamant d'une idéologie qui souhaite changer les préjugés et les stigmates sociaux.*

**Mots clés :** *rumeur, sexualité, préjugés, éducation.*

## Abstract

*This study on rumor is part of the framework of forbidden sexuality. It is therefore a very important subject that is treated in a particular context. The rumor, indeed, is whispered by word of mouth and slips into the interstices of life in society (Olender, 1982). When put into discourse, rumors are deployed in very prolific discursive configurations that range from anecdotes to gossip to fake news. The literary text of Christine Angot works precisely to pervert the mode of operation of this rumor which extends to the collective space by diffusing false information on sexuality labelled «of prohibited» compared to «the normative practices». The author is particularly interested in this issue of social propaganda of the rumor which taints the taboos by claiming itself of an ideology which wishes to change the prejudices and the social stigmas.*

**Keys words :** *Rumour, sexuality, prejudice, education.*

## Introduction

La rumeur peut se définir comme un phénomène de société prolifique ou encore comme une variante sociale qui crée une série de sujets transmise de bouche à oreille sans qu'aucune forme d'explication n'affilie l'histoire racontée. Il s'agit donc d'un phénomène d'arrimage collectif qui irrigue les théories de la communication sociale.

Dans le domaine de la psychologie sociale, la rumeur est un puissant instrument de communication dont la performativité pique la curiosité des uns et des autres. Elle fait partie de toutes les formes de communication, formelles ou informelles, qui intègrent un mécanisme d'information inadéquat ou dantesque. Dans ce cas de figure, elle peut s'avérer néfaste, voire destructrice.

Ce caractère nuisible de la rumeur, qui colporte aisément le discrédit, sera porté par les travaux de Gordon Allport. Pour Gordon, en effet, la rumeur est un phénomène monstrueux qui sape le moral et menace la sécurité nationale :

« En tant de guerre, la rumeur sape le moral et menace la sécurité nationale en propageant des alertes inutiles et des espoirs insensés. Elle menace la sécurité de l'information militaire et, pire que tout, répand le virus de l'hostilité et de la haine contre des sous-groupes loyaux de la nation. » (Gordon, 1947 : préface).

Qu'elle s'allie à l'hostilité ou à la haine, la rumeur alimente tous les compartiments émotionnels de la vie en société. Ses implications psychologiques sont tout à fait ravageuses et s'apposent d'un principe opératoire qui rétribue une propriété dépréciative à un individu. Cette spécificité de la rumeur, qui se répand comme une dictature épidémique, germe dans un contexte social qui implique la responsabilité de l'individu. A l'occasion de situations sociologiques pragmatiques, cette implication personnelle offre l'opportunité aux mots de se retrancher dans un univers toxique de désinformation, ou encore de *fakes news* qui alimentent les controverses. Ce « rôle social » pathologique rappelle la précarité des ordres humains (Flem, 1982) et incite le sociologue Robert Knapp à préconiser quelques outils de prévention pour éradiquer le phénomène :

«Il est nécessaire de rétablir la confiance du public dans les canaux traditionnels de communication, dont la presse et la radio, puisque les rumeurs se développent comme source d'information parallèle; Il est souhaitable que la population ait confiance en ses dirigeants, de cette façon les citoyens supportent mieux les angoisses et les frustrations de la guerre, situation qui, comme tous les temps de crise, favorise l'éclosion et la prolifération des rumeurs; l'information officielle doit diffuser le maximum de nouvelles, et cela le plus rapidement possible; Le public le plus large doit être atteint; L'oisiveté et la monotonie encourageant la création et la transmission des rumeurs, il faut arracher la population à l'inaction en lui proposant continuellement travail, réunions et distractions; Il faut organiser des campagnes de dissuasion et présenter les rumeurs comme l'instrument de l'ennemi, en souligner le danger pour la sécurité nationale; etc...» (Knapp, 1944 : 23).

Pour Patrick Scharnitzky, toutes ces mesures formulées par Knapp, ne peuvent venir à bout de la rumeur qui « fait partie intégrante de notre quotidien et concerne chacun d'entre nous, alors même que nous prétendons aisément ne lui accorder aucun crédit et encore moins participer à sa transmission » (Scharnitzky, 2007 : 35). La rumeur ne peut donc se départir de l'industrie sociale.

La théorie de Scharnitzky nous amène justement à la rencontre de ce concept controversé et surtout insaisissable qui circule malgré tout. Au fil de son actualité, elle se dévoile chez Olender (1982 :10) comme un mal pernicieux dont le mode de transmission et les voix de l'écho se déploient, d'une vallée à une autre, ne cessent de se répandre, sans jamais rien entendre. De plus, les progrès de la technologie n'ont fait qu'aiguillonner cette fonction sociale de la rumeur. Vu sous cet angle, la rumeur est un phénomène social incontrôlable qui se répand aussi vite que la peste. Son contenu, fait de ruses et de tactiques inattendues (Flem, 1982 : 11), n'épargne personne.

Pour Lydia Flem, la rumeur, en tant qu'une parole oblique, porte avec elle bien plus la force des émotions que l'information des mots. Cette force des émotions, dont l'intention est de nourrir les passions émotionnelles et sociales, permet à la rumeur de se faire entendre dans l'espace de la sexualité interdite. Le principe de cette rumeur est de faire passer les tabous pour des actes sexuels ignominieux qui heurtent les

bonnes mœurs. Le roman de Christine Angot, qui évolue justement à contre-courant de cette rumeur, envisage de mettre un terme à cette fâcheuse récrimination qui prolifère, non seulement dans les coutumes traditionnelles, mais aussi se développe dans les milieux éducatifs de la société moderne.

Ce n'est pas parce qu'on ignore la dénotation d'une pratique sexuelle qu'on doit nécessairement la réduire à la taille d'un tabou. Angot s'insurge vivement contre cette forme de pensée insidieuse dont le degré d'adhésion active les rumeurs sociales. Ainsi, son texte romanesque, *Une semaine de vacances*, publié en 2012, travaille à taire cette rumeur qui s'intensifie et se transforme perpétuellement.

La narratologie discursive, en tant qu'une méthode d'analyse littéraire qui s'intéresse aux mécanismes et aux significations internes du récit, nous permettra de mieux décrypter le contenu de cette rumeur de la sexualité interdite qui s'intègre bien à la deuxième classification des rumeurs faite par Robert Knapp : véhiculer la peur ou propager des croyances négatives sur un sujet donné. Cet outil de recherche et d'analyse qu'est la narratologie explore particulièrement le mode de fonctionnement selon lequel la rumeur est un mode de communication sociale qui s'incruste fondamentalement dans le domaine de la sexualité pour ne laisser paraître que son caractère dégradant, pervers et désacralisant.

La configuration discursive de ce contenu de la rumeur, qui aiguisé les croyances négatives et accentuent les préjugés sur la sexualité interdite, se prête à un espace de réflexion qui répond au mieux aux attentes de notre principal objectif : évaluer la teneur de cette rumeur sur la sexualité interdite qui, à partir des croyances populaires, engendre des conséquences négatives sur la psychologie humaine. A ce bouc-émissaire de la rumeur sexuelle s'adosse une problématique à laquelle nous tenterons de répondre au regard de notre argumentaire : Pourquoi faire autant de faux bruits autour d'une sexualisation qui assouvit pleinement les fantasmes existentiels d'une catégorie sociale donnée?

Pour répondre à cette question, une théorie de la notion de rumeur s'avère nécessaire pour mieux envisager l'utilité d'une sexualité

dont la particularité en contexte social pourrait favoriser un changement de mentalité et une tolérance pour les minorités et les moins visibles.

## **1.théorie de la rumeur**

Il est toujours intéressant de théoriser une notion avant de l'investir. De Robert Knapp à Patrick Scharnitzky, en passant par Gordon Allport, la rumeur se présente au monde comme une pratique sociale qui naît et circule librement en détruisant, sur son passage, les réputations de célébrités et en colportant des préjugés sur des sujets aussi importants que le racisme, la toxicomanie, et la sexualité. Cet aspect nous oblige à prendre en compte le contexte d'émergence des rumeurs.

On retrouve la rumeur dans tous les compartiments de la vie en société. Puissante, sournoise et insidieuse, la rumeur affecte les objets du quotidien (Kapferer, 1987 :353), collabore avec le racisme et l'antisémitisme (Froissart, 2002 :198), débite les distorsions (Flem, 1982 :11), crée des fantasmes erronés autour des célébrités (Scharnitzky, 2007 :36) et surtout handicape les minorités sexuelles.

Cette rumeur, qui concerne particulièrement un groupe social de personnes données, manœuvre sur le ressort de fausses informations qui déstabilisent et désorientent dangereusement. Elle émerge à partir d'un événement dramatique ou encore dans un contexte social de revendication de droits et de reconnaissance qui dénote d'une volonté de remanier les normes sociales. Le recours à cette forme de rumeur génère une méprise et un discours de haine destiné à casser les codes de la revendication. A ce niveau, la rumeur garde sa puissance symptomatique et sa passion efficiente de désintoxication.

La rumeur fait peur, surtout lorsqu'elle emprisonne les esprits. Lydia Flem semble épouser cette acception quand elle affirme :

« La rumeur est le mode de communication sociale le plus permanent et émotionnellement le plus puissant...qui n'est pas celle de la raison. Pour exister, il suffit de circuler, d'être sans cesse en mouvement ; elle se nourrit d'elle-même. Elle n'a pas besoin d'être vraie, ni même vraisemblable pour être colportée, encore moins vérifiable. Elle ne se réclame ni de preuves, ni foi. Ceux qui la propagent ne doivent même

pas y croire et ceux qui tentent de la démentir et de la contrôler, souvent la renforcent. Une fois énoncée, il en reste toujours quelque trace, puisque pour la sagesse populaire, il n'y a de fumée sans feu. » (Flem, 1982 :13).

Ces propos de Flem démontrent que la rumeur circule sans jamais s'effriter totalement. Il s'agit d'une puissante machine qui alimente toujours les oreilles de l'« inconscient collectif ». La rumeur se perpétue dans les pensées surtout lorsqu'elle se frotte à la sexualité interdite. Cette rumeur, à connotation sexuelle, fait courir le bruit que le cunnilingus, la sodomie, les partouzes, la pornographie, le lesbianisme sont des pratiques sexuelles détestables et scandaleuses qui orchestrent la déchéance du corps et de l'esprit humain et unissent leurs efforts pour désacraliser le corps.

On ne peut s'empêcher de rappeler les rumeurs d'homosexualité qui dépouillaient les couvents religieux au XVIIIe siècle. En plus de désacraliser l'ordre religieux, ces rumeurs se répandaient comme une épidémie. Denis Diderot profite de ce travestissement de la rumeur sexuelle pour en faire son champ de prédilection. Dans *La Religieuse* (1796), l'auteur qu'il est s'empresse d'installer son personnage principal, Marie-Suzanne Simonin, au cœur de cette rumeur blasphématoire. Dans cet univers claustal, la rumeur se matérialise dans un ordre caricatural qui redessine des scènes de lesbianisme et de partouzes entre des religieuses, entre Marie-Suzanne Simonin et la mère supérieure du couvent Sainte Eutrope et entre la sœur Thérèse et la mère supérieure qui finit par se donner la mort dans sa cellule.

Déjà, cette rumeur professe le caractère néfaste de la sexualité interdite (le lesbianisme) sur la psychologie des individus. Cette sexualité interdite désoriente et suscite des passions ravageuses qui conduisent à une mort certaine. Il s'agit donc pour la rumeur de faire la mauvaise presse de la sexualité interdite. C'est alors que des écrivaines comme Virginie Despentes avec son roman *Baise-moi* (1999), Catherine Millet avec *La vie sexuelle de Catherine M.* (2001) et Christine Angot, *Une semaine de vacances* (2012), vont se charger de ramer à contre-courant de cette rumeur en faisant l'apologie des pratiques sexuelles marginalisées.

## 2.christine angot au cœur des interdits sexuels.

Christine Angot est visiblement sensible à la rumeur qui circule sur la sexualité interdite. Cette rumeur tenace, qui se faisait très discrète au départ, conditionne aujourd'hui la logique collective dans un bruit fortement éreintant. En effet, la rumeur de la sexualité, telle que propagée dans l'imaginaire social, s'adosse à une sorte de circonlocution bigleuse qui porte avec elle bien plus le scepticisme pour les pratiques sexuelles déviantes, dont la perfection s'exprime dans une remise en cause des codes socialement admis, que la transmission communicante des mots en eux-mêmes.

En ce qui concerne le cunnilingus ou encore la fellation, Christine Angot disqualifie toutes les fausses croyances qui anathématisent cette pratique sexuelle. A partir de l'analyse de ses personnages, qui adhèrent complètement à l'idéologie de leur auteure, il en ressort, de manière efficiente, qu'ils s'adonnent avec concupiscence à la chaleur instinctive de ce qui est généralement considéré comme le hors-norme qu'on ne doit pas atteindre dans certaines sociétés. Et bien pourtant que d'orgasme lénifiant serpente les corps de deux amants incestueux qui conjurent les sorts d'une idéologie plutôt fondamentaliste longtemps pérennisée par la société traditionnelle :

« Continue. Surtout ne me réponds pas, continue. Continue, ne t'arrête surtout pas, c'est très très bon, continue. Ne t'arrête pas. Tu le fais très bien. Tu es douée. Encore s'il te plaît. C'est bien. C'est bon. Continue. C'est bien. Tu aimes ? Ne me réponds surtout pas. Surtout ne dis rien. Fais-moi un signe, bouge la main si c'est oui. Si tu aimes-tu agites la main. Tu lèves juste la main... Elle retire sa main gauche du bord de la lunette en bois, sur laquelle elle était posée, et qui l'aidait à tenir en équilibre sur ces genoux, grâce à la symétrie avec sa main posée de l'autre côté, malgré le basculement vers l'avant, et le peu de stabilité de la position d'ensemble, puisque son buste doit s'avancer le plus possible vers le bord de la cuvette de façon à ce que la bouche arrive à contenir la longueur du membre. » (Angot, 2012 : 12).

Puisque les limites de l'inacceptable sont désormais franchies, ne serait-il pas intéressant de juste admettre que la meilleure appréhension d'une chose, aussi sensible soit-elle, a cette particularité d'être individuelle et de renchérir nos propos avec Franck Evrard, lorsqu'il affirme que «tout ce qui est permis et désirable ou non en matière sexuelle relève d'incessants réajustements de la part de la société; les époques, les cultures et les mœurs font évoluer la conception de la sexualité» (Evrard, 2003 :4). Et des écrivaines comme Christine Angot permettent justement de mieux jauger cette nouvelle conception de la sexualité qui se veut inédite.

Son texte romanesque, *Une semaine de vacances*, se fait le relais de cette nouvelle version de la sexualité qui démontre que les multiples facettes de la sexualité enrichissent l'espace de l'expérimentation sexuelle où chaque individu peut assouvir ses fantasmes. Pour ce faire, l'auteure n'hésite pas à dresser un tableau panoramique de représentations sexuelles révolutionnaires qui emportent l'excitation du lecteur :

« Tu vas voir, tu vas aimer. Il lui dit de rapprocher son bassin de son menton... Dans cette position-là, il va la lécher, lui aussi, ils vont donc se lécher tous les deux en même temps, réciproquement, tout en étant corps à corps, en même temps qu'elle le sucera, elle sera sucée, et en même temps qu'il sera sucé, il la sucera. Il lui précise qu'on appelle ça un 69 pour la forme des deux chiffres qui se complètent en se renversant.» (Angot, 2012 : 26-27).

En voilà un extrait authentique qui sublime la sexualité interdite. Christine Angot travaille activement à changer la fausse image qui se construit autour des tabous en enrobant son art sexuel de tout un artifice. La pleine satisfaction qu'elle éprouve à inverser le contenu de la rumeur qui enfonce la sexualité interdite dans les tréfonds de l'abîme l'emmène à dynamiser une autre pratique sexuelle interdite : la sodomie. Pour elle, en effet, la sexualité par l'anus, même si elle crée des douleurs pour les inexpérimentés, rend assurément des plaisirs incontestés :

« Puis il lui demande de s'allonger pour qu'il lui caresse les fesses. Elle se met à plat sur le lit... Il s'assoit sur ses cuisses. Il commence à lui malaxer les fesses, puis pousse ses caresses jusque dans le creux des reins... Puis il se remet en arrière. Recule. Se rassoit sur elle, sur ses cuisses. Puis recule



encore. Se met à genoux derrière elle. Entre ses jambes. Et plonge la tête entre ses fesses pour commencer à lui lécher l'anus... Il s'allonge sur elle, sur son dos, lui plaquant le ventre et le buste sur le matelas... Il fait rentrer le bout de son pénis dans son anus. La vaseline rend le passage plus facile que la veille... Son membre disparaît dans son anus jusqu'à la moitié. Il le frotte à l'intérieur. Ressort en partie. Puis, rentre, bien au fond. Et éjacule. » (Angot, 2012 :33).

L'usage méthodique de l'anulingus et de la sodomie chez Christine Angot frise à la limite un érotisme sexuel qui verse dans la pornographie. Une manière pour elle d'inviter le lecteur à adhérer à cette dimension complètement différente de la sexualité qui se frotte à une jouissance inégalée. Ainsi, si nous prenons en compte cette autre scène sexuelle, nous entrons de plein pied dans les astres d'une blandice hédoniste :

« Il lui demande maintenant de descendre son visage vers son sexe, et de poser un petit baiser tendre sur son gland, pendant qu'il se caresse le membre, d'enlever sa main qu'elle avait mise sur la sienne, d'aller et venir, et d'introduire un de ses doigts à l'entrée de son anus à lui... Et lui demande, sans qu'elle cesse de le suçoter, de lever les yeux vers les siens, de temps à autre. Sans s'arrêter. Elle suçote le bout de son membre avec sa bouche, comme il lui dit de faire, en levant le regard de temps en temps. Il lui indique de faire tourner sa langue autour du gland. Pendant que, par ses mouvements à lui, il continue à faire monter son plaisir... Non non non non non, surtout, continue continue continue continue je t'en prie. Il lui empoigne un sein. Très peu de temps après, il pousse un cri, éjectant le sperme dans sa bouche. » (Angot, 2012 :64).

La surenchère de l'excitation laisse découvrir une autre pratique sexuelle toute aussi fantasmagorique qui se fait, cette fois, par la bouche. L'amour par la bouche s'observe, ici, par et dans un processus interactionnel qui flatte, non seulement, le contact visuel, mais aussi et surtout aiguise le plaisir sexuel. Et oui, introduire le pénis dans la bouche, selon certaines études scientifiques, stimulent la sécrétion d'endorphines et de phéromones qui sont des hormones du plaisir et des passions sensuelles. Quoi de plus normal de se prêter à cette orientation sexuelle épanouissante qui devrait entrer dans les bonnes mœurs sociales.

C'est donc à travers cette volonté de légitimer la sexualité interdite que Christine Angot confère à son écriture une dimension militante. Elle milite en faveur d'une idéologie contemporaine qui souhaite un nouveau regard sur la sexualité interdite et suggère, dans le même temps, une acceptation de la minorité sociale qui se délecte de ces pratiques sexuelles. Une démonstration éthique qui devrait engager la responsabilité de la recherche et susciter l'intérêt du système éducatif.

### **3.la rumeur de la sexualité et la responsabilité de l'éthique sociale.**

Il est temps de mettre un terme au discours de la rumeur qui exclut la sexualité interdite des bonnes mœurs. Toutes les dénominations sexuelles doivent se transmettre à l'école dans des programmes scolaires bien définis afin de permettre à l'apprenant d'avoir une vision beaucoup plus large des pratiques sexuelles envisagées dans la société. En effet, l'éducation de la sexualité à l'école est un apprentissage de l'altérité qui donne accès à des valeurs sexuelles qui ne sont pas forcément communes. Elle prône ainsi une reconnaissance de soi et surtout une acceptation de l'autre dans ses divergences et ses différences. Voilà ce à quoi les cours d'éducation sexuelle pourraient servir pour éviter que des vies soient inutilement détruites, parce que, tout simplement, elles n'ont pas eu accès à la bonne information.

Des défis éthiques sont donc à relever. Il faut, d'ailleurs, déconstruire les discours stéréotypés sur les tabous pour espérer renverser publiquement les barrières des restrictions sexuelles. On le sait, «des restrictions sexuelles sont imposées par des règles morales et sociales liées à une culture et une époque données» (Beaudoin, 2009 :40). Et bien, quand cette époque évolue, il faut aussi que les prescriptions changent. L'éducation devient alors le moyen le plus perspicace de transformer les mœurs sexuelles dans une culture populaire et de les faire accepter par la société.

Contrairement à tout ce qu'il nous est donné de voir dans certaines sociétés africaines ou encore européennes, la sexualité dans sa diversité doit être abordée dans et en dehors des salles de classes. Outre cet aspect qui fait de la sexualité quelque chose de vicieux et de malsain, entraînant sur son passage des infections sexuellement transmissibles, des grossesses indésirées ou encore des viols, d'autres délicatesses de la

sexualité doivent renflouer les cours d'éducation sexuelle à l'école (Doucet, 2018).

Il faut désormais passer l'étape assez rudimentaire de l'apprentissage pour épouser l'idéologie d'une éducation sexuelle beaucoup plus approfondie. Avec l'appétit sexuel de la jeune génération, qui se fait de plus en plus grandissant, il est plus que nécessaire, voire primordiale, de ventiler les informations sur les avantages et les inconvénients de chaque pratique sexuelle dans un tout et non dans un tri. Il faut pouvoir expliquer de manière détaillée toutes les différences sexuelles et décliner, par la même occasion, tous les organes du corps (le vagin, l'anus, le pénis, les testicules, les seins, la bouche...) qui distillent des passions endiablées.

## **Conclusion**

Qu'il s'agisse de la sexualité normative ou encore de la sexualité interdite, la responsabilité de tous et de chacun, d'un point de vue éthique, est engagée. La responsabilité des animateurs du système éducatif encore plus, dans la mesure où des enjeux éthiques apparaissent comme des passages obligés à l'apprentissage de cette nouvelle conception de la sexualité à l'école. Même s'il semble presque impossible de faire accepter la sexualité interdite à la société dans sa grande majorité, il est tout de même nécessaire de l'intégrer dans les programmes des cours dispensés à l'école. Pour aller plus loin, au-delà de cette prescription formelle, il faut bien que la société, dans un usage socioculturel, repense le paradigme de la sexualité interdite. Dans des dispositions de décodification des pratiques sexuelles, des réseaux de communication officielle doivent être mis en place pour démocratiser la sexualité. Car finalement, l'homme est toujours attiré par l'interdit.

## **Bibliographie**

**Angot Christine**, (2012), *Une semaine de vacances*, Paris, Flammarion, coll. « J'ai lu ».

**Beaudoin Catherine**, (2009), *La réception de la vie sexuelle de Catherine M.* de Catherine Millet, Québec, Université de Québec.

**Despentes Virginie**, (1999), *Baise-moi*, Paris, Editions J'ai lu, coll. « Nouvelle génération ».

**Doucet Patrick**, (2018), *Doit-on vraiment parler de tout ça ? Cunnilingus, fellation et autres délicatesses*, Paris, Gallimard.

**Evrard Franck**, (2003), *La littérature érotique ou l'écriture du plaisir*, Toulouse, Editions Milan, coll. « Essentiels Arts et littérature ».

**Flem Lydia**, (1982), « Bouche bavarde et oreille curieuse », in *Le genre humain*, n°5, Paris, Seuil,

<https://www.cairn.info/revue-le-genre-humain-1982-3-page-11.htm>.

**Froissart Pascal**, (2002), *La rumeur : histoire et fantasmes*, Paris, Ed. Belin.

**Kapferer Jean-Noël**, (1987), *Rumeurs : le plus vieux média du monde*, Paris, Seuil.

**Knapp Robert**, (1944), « A psychology of rumor », in *Public Opinion Quarterly*, volume n°8, New-York, Henet Holt And Company.

**Millet Catherine**, (2001), *La vie sexuelle de Catherine M.*, Paris, Seuil.

**Scharnitzky Patrick**, (2007), « La fonction sociale de la rumeur », *Migrations, Société*, N° 109,

Cairn Info, <https://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2007-1-page-35.htm>.